

MA FRANCE À MOI

Réalisé par Benoît Cohen (2023)

Mardi 12 décembre à 20h15 (avant-première)

En présence de Benoît Cohen, de Mohammad
Ewaz et du comédien Nawid Elhman

Cette histoire, vous l'avez vécue. Qu'est-ce qui vous a donné envie de la partager, avec le public ?

Benoît Cohen : Ça a d'abord été une démarche politique. À l'époque où Mohammad est arrivé chez ma mère, j'habitais aux États-Unis et Donald Trump venait d'être élu président. J'ai eu envie de raconter cette histoire de solidarité et d'ouverture d'esprit pour contrebalancer le discours de haine ambiant, animé par le renfermement sur soi-même et la peur de l'autre. Même si j'ai toujours été politisé, mes premiers films étaient plutôt des films de genre, un peu déconnectés de la réalité sociale. Le succès de mon troisième long métrage, *Nos enfants chéris*, m'a installé dans le registre de la comédie. J'ai continué dans cette veine pendant plusieurs projets mais je ressentais de plus en plus le besoin de parler du monde qui m'entourait. L'élection de Nicolas Sarkozy a été un déclic. Et particulièrement ses lois très répressives envers les sans-papiers. J'ai commencé à écrire un scénario à ce sujet puis je suis parti m'installer en Amérique.

La grande diversité de ma nouvelle ville d'adoption, New York, a renforcé mon désir d'être plus politique. Mes projets ont pris une couleur plus engagée. À commencer par mon premier livre, *Yellow Cab*, dans lequel je racontais mon expérience de chauffeur de taxi jaune au contact d'immigrants du monde entier tout juste débarqués au pays du rêve américain. Peu de temps après, j'ai eu la chance de rencontrer Mohammad. Je lui ai proposé de me confier son histoire. Nous sommes partis deux jours à la campagne et il m'a tout raconté, d'une traite. Il m'a fait confiance parce qu'il l'avait accordée à ma mère quelques semaines plus tôt. C'était une des premières fois depuis son long périple que cela lui arrivait. C'est une expérience inédite d'être face à quelqu'un qui vous raconte sa vie, d'un bloc. En général, cela prend du temps d'apprendre à connaître les gens. C'était vertigineux, aussi bien pour moi que pour lui. Je sentais que ça lui faisait du bien. Comme une psychothérapie accélérée.

Plus je l'écoutais, plus j'étais convaincu que raconter son histoire pourrait donner à un futur lecteur ou spectateur l'envie de s'ouvrir à l'autre. Je ne savais pas encore si ça deviendrait un livre ou un film. Je suis heureux que les deux existent aujourd'hui et que l'histoire de Mohammad puisse être entendue par le plus grand nombre.

On dit souvent qu'adapter, c'est trahir. Avez-vous le sentiment de vous être trahi vous-même, ainsi que l'histoire originale, en faisant ce film ?

Je ne voyais pas l'intérêt d'illustrer mon livre à la lettre. Dans la vie, Mohammad et ma mère sont vraiment des gens généreux et gentils. Avec de tels personnages, j'avais de grandes chances de faire un film très ennuyeux ! Il fallait s'éloigner du réel, et donc, en quelque sorte, oui, trahir, et le livre, et l'histoire vraie, pour les besoins de la narration : on a créé des conflits, des personnages antagonistes - le mien, par exemple, très hostile, très fermé au départ, et même celui de ma mère, beaucoup plus violente qu'elle ne l'est en réalité ! Et puis, au-delà des personnages, j'ai voulu assumer encore plus le côté politique de cette histoire. *Ma France à moi* est plus provocateur que le titre du livre (*Mohammad, ma mère, et moi*, ndlr), il est donc plus à même de susciter le débat. Ma France, à moi, elle est solidaire et accueillante. Le geste de ma mère raconte cette France-là. J'aime l'idée d'un pays, comme un ensemble, une mise en commun de forces progressives. Je déteste, en revanche, la façon dont certains confisquent le concept de nation pour en faire un moteur de domination et d'exclusion.

Comment avez-vous rencontré Nawid Elhman, qui incarne Mohammad ?

Quand j'ai dit à Mohammad que le livre racontant son histoire allait devenir un film, il était euphorique. Tout de suite, il m'a demandé de trouver un acteur Hazara pour jouer son rôle - il tenait à ce que l'histoire de son ethnie, persécutée pendant des siècles par les



Pachtones, apparaisse dans le film. Je lui ai promis, ce qui a énormément compliqué le casting. Il fallait trouver un jeune gars, d'une vingtaine d'années, qui parle français mais pas trop, qui ait ses papiers pour pouvoir travailler, et qui ait le sens du jeu. Ma directrice de casting, Aurore Broutin, grâce à Internet et aux réseaux sociaux, a pu récupérer le profil de 400 candidats potentiels. Elle en a rencontré une cinquantaine, et nous avons fait passer des essais filmés à une vingtaine d'entre eux. Nawid est tout de suite sorti du lot. À l'époque, il travaillait dans une pâtisserie à mi-temps et venait passer ses matinées au bureau pour travailler le texte avec Aurore. Au bout de trois mois, il connaissait le scénario par cœur... Au début du tournage, il était très impressionné mais il a gagné en assurance semaine après semaine. Le plan de travail respectait autant que possible la chronologie de l'histoire pour que sa confiance et celle du personnage évoluent en même temps. (...)

Extrait de l'interview de Benoît Cohen tirée du dossier de presse du film

<https://medias.unifrance.org/medias/209/28/269521/presse/ma-france-a-moi-dossier-de-presse-francais.pdf>

Fiche réalisée par